

tifiques, pour aller officier au maître-autel. Il s'avancait à si grands pas que son cortège avait peine à le suivre, et sa grâce était si royale, j'oserais dire si divine, qu'il semblait planer sur le sol sans y poser le pied.

Quand les vastes tentures derrière lesquelles il s'habillait s'entr'ouvrirent, et qu'il parut, porté sur la *sedia*, couronné de la tiare, priant les mains jointes, respirant la douceur et la sainteté, je demeurai saisi d'admiration, mais la grandeur de cet appareil ne me fit point oublier la majesté plus frappante encore de sa démarche.

De mes entrevues avec lui, je n'en rappellerai que deux, l'une au milieu d'une assemblée d'élite formée de chrétiens de tout pays et de toute langue, auxquels il avait accordé une audience solennelle ; l'autre privée, intime, et que sa bonté paternelle prolongea, dans des conditions anormales, pendant plus de deux heures. Je commence par l'audience publique.

C'est le samedi 21 février 1865, vers midi, que nous fûmes introduits dans la salle du trône, où le Saint Père nous attendait entouré de sa cour.

L'assemblée était nombreuse et comptait, comme je viens de le dire, des représentants de presque toutes les nations catholiques. Ce n'est qu'à Rome qu'on peut rencontrer de ces réunions cosmopolites, où tout le monde, Français, Anglais, Espagnol, Autrichien, Polonais, voire même Allemand et Russe, pense de même, sent de même, où tous les cœurs ne forment qu'un seul cœur pour aimer Jésus-Christ et son auguste représentant ici-bas.

Nous nous rangéâmes autour du trône pontifical, laissant, entre le Pape et nous, un espace que le respect aurait voulu agrandir, mais que l'amour rétrécissait sans cesse.

Le Saint-Père était assis, vêtu de blanc comme toujours, comme toujours respirant la paix, la majesté et la paternité. Certes, s'il est sur la terre une image de la royauté parfaite, c'est à Rome, sur le siège de Saint-Pierre, que Dieu l'a placée.

L'adresse, écrite en français, fut lue par un Anglais avec un accent involontaire, qui lui donnait je ne sais quelle solennité, et une accentuation qui lui prêtait un charme de plus, sinon pour les oreilles, du moins pour le cœur. Quel symbole touchant de l'unité et de l'universalité de l'Eglise, que cette protestation d'amour prononcée en français par une bouche anglaise, et s'adressant à un souverain italien par sa naissance, mais catholique, c'est-à-dire universel, par sa paternité et sa souveraineté spirituelles.

Le noble Anglais, après avoir achevé son discours, s'agenouilla devant le Saint Père qui le bénit. Alors Pie IX, toujours assis, releva sa belle tête couronnée de cheveux blancs, toute rayonnante de sérénité, promena sur l'assistance un regard ému et profond, et nous adressa en italien une sublime allocution dont, par la grâce de Dieu, malgré ma connaissance plus qu'imparfaite de la langue, je ne perdis pas un seul mot. La netteté, la lumineuse clarté de la prononciation du Pape y étaient certes pour quelque chose. Mais je suis convaincu que l'Esprit-Saint y était pour beaucoup aussi, et que cet Esprit de lumière ouvrait les oreilles de ces enfants de l'Eglise, rassemblés de tous les points de l'Eu-